

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI
SUR RÉGUIS.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

Le vendredi 13 Août 1847, à 11 heures du matin,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

MOÏSE TRAVÈS.

de Montagnac (Hérault),

BACHELIER ÈS LETTRES.

La soutenance aura lieu à l'Académie.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1847.

**FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE STRASBOURG.**

M. BRUCH ✱, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✱,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG,
REUSS,
SCHMIDT, } Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
JUNG,
REUSS, } Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières au candidat.*

ESSAI

SUR RÉGUIS.

INTRODUCTION.

La prédication joue un rôle si grand dans le culte protestant, que nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de choisir pour sujet de thèse l'étude d'un prédicateur justement estimable et trop peu connu. La prédication est la seule arme, ou presque la seule, par laquelle nous puissions nous élever contre les vices et les erreurs. Privé de tout ce qui, dans le culte catholique, initie les prêtres aux secrets du cœur humain, privé surtout du confessional, levier le plus puissant de leurs moyens d'action, le pasteur protestant doit chercher, dans l'étude de son propre cœur d'abord, puis dans la prédication, une compensation à tout ce qui lui donne du désavantage auprès du prêtre. Aussi est-ce pour cela que la prédication tient tant de place chez nous. Parlant de la part de Dieu à des enfants rebelles et pécheurs, la prédication est susceptible de tous les tons; elle admet tous les arguments, tout ce qui peut influencer, agir fortement sur la volonté, sur le sentiment et la raison; elle ne dédaigne rien, ne néglige rien; elle discute comme elle commande; elle peut dire: voici (et est autorisée à dire: obéissez), Dieu a parlé; elle admet toutes les formes, depuis les plus basses jusqu'aux plus relevées; le trivial et le

recherché seuls lui sont défendus. Action de Dieu sur le pasteur, elle doit être à son tour action de celui-ci sur ses frères. Discourir n'est pas assez ; il faut persuader, convaincre. Voilà la tâche ! Voilà l'étude à laquelle doit se préparer tout jeune ministre de Christ ! Entré dans la carrière, il devra manier cette arme tranchante de la parole. Et comment le pourra-t-il, si préalablement il ne s'est préparé à entrer dans cette lice difficile, qui comporte, il est vrai, divers talents ? — Nous avons donc cru bien faire en étudiant Réguis, et ce choix nous l'avons fait de préférence à tout autre, parce qu'il nous a semblé que ce prédicateur offre une étude utile. Toujours pratique, toujours simple et élevé en même temps, grand maître dans la connaissance du cœur humain, il ne peut qu'en résulter du fruit pour quiconque le lit, et, à plus forte raison, pour quiconque en fait une étude un tant soit peu spéciale. — C'est avec cette conviction que nous avons entrepris ce travail. Heureux si nos espérances ne sont point déçues ! — En l'entreprenant nous ne nous en sommes nullement dissimulé la difficulté ; difficulté qu'aggrave encore le peu de connaissance que l'on a de cet auteur, et le manque de documents de sources. Aussi présenterons-nous plutôt nos sentiments, nos impressions résultant de la lecture de Réguis, que le fruit d'une compulsions d'ouvrages sur ce prédicateur.

Sa vie.

Quand il s'agit d'étudier un auteur, il n'est pas sans intérêt de s'arrêter tout d'abord à dire quelque chose sur sa vie, et d'y fixer l'attention du lecteur, et, quoique cette

partie d'un travail ne soit propre qu'à satisfaire la curiosité, on en sait gré à celui qui vient vous apprendre quelques-uns de ces détails si curieux, et qui intéressent toujours le lecteur, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme de talent. A notre vif regret, nous n'avons rien de nouveau à dire sur la vie de Réguis. La date de sa naissance, celle de sa mort nous sont inconnues; son origine ne l'est pas moins. Tout ce que nous avons pu recueillir, et cela grâce à la bienveillance d'un homme digne de foi, se réduit à bien peu de chose. Nous avons hésité un instant à redire ce qui nous avait été confié : « Deux personnes qui avaient tenté des recherches à ce sujet, qui s'étaient rendues à Gap pour prendre des informations, n'ont rien trouvé. L'une d'elles est seulement parvenue à trouver une femme âgée, qui avait encore connu Réguis et assisté à ses prédications; mais tout ce qu'on put tirer d'elle, après lui avoir fait recueillir ses souvenirs, c'est que c'était un bon curé, fort aimé de ses paroissiens. On doit donc regarder la vie de Réguis comme une de ces existences enfouies dans les soins obscurs du ministère, et sa prédication, comme n'ayant pas eu de retentissement, si ce n'est dans le cercle assez limité de son action pastorale.

Il n'est pas à croire que, lorsqu'il publia ses sermons, ils ayent produit beaucoup de sensation, malgré leur mérite éminent. C'était en province, dans la deuxième moitié du 18.^e siècle, et alors, comme aujourd'hui, pour se faire un nom, il fallait passer par le baptême de la capitale; puis, l'intérêt en matière de religion était trop languissant, l'incrédulité avait poussé de trop fortes racines pour que les discours d'un simple curé de campagne pussent obtenir

du public beaucoup de faveur. Deux Dominicales, avec les préfaces qui les accompagnent, c'est tout ce qu'on possède de Réguis. Le manque de documents sur l'auteur qui nous occupe, nous force à nous en tenir à l'étude de ses sermons. Pour les bien apprécier, il ne sera pas hors de propos de se transporter pour un instant au milieu des circonstances qui les ont vu naître. Donc, circonstances du temps où il a vécu, et étude de ses sermons en regard de ces circonstances : voilà un sujet, ce nous semble, assez vaste, et que nous allons essayer de traiter.

Son époque,

OU CIRCONSTANCES DU TEMPS OÙ IL A VÉCU.

Réguis vivait à Gap, en Provence, dans la deuxième moitié du 18.^e siècle¹; c'est assez dire qu'il appartient à l'époque la plus insolemment irréligieuse de ce siècle. — Alors les exemples partis d'en haut, les doctrines répandues dans les écrits des philosophes de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, avaient eu le temps de s'infiltrer partout. « C'est, s'écrie Réguis², un torrent de malice et de corruption, qui, après avoir inondé la capitale et renversé toutes les digues, se déborde dans les provinces, reflue jusque dans nos campagnes, et apporte aux habitants des villages, même chez le plus bas peuple, ces maximes affreuses qui leur apprennent à ne rien croire, à ne rien respecter pendant leur vie, comme s'il n'y avait

1. La première édition date de 1766.

2. Première Dominicale, tome 1.^{er}, page 190.

rien à espérer ni à craindre après la mort.» Et plus bas : «Ce sont ces systèmes infernaux qui tôt ou tard renverseront du même coup, l'autel et le trône;» Réguis ne croyait pas dire si vrai.

Le plus humble des hameaux ne fut donc pas exempt de cette lèpre corruptrice et athée, soit que le venin y fut apporté par l'exemple des grands, des incrédules, ou même des ministres de la religion. Car on le sait, c'est toujours par ces trois classes d'hommes que le peuple reçoit ses impulsions bonnes ou mauvaises; ce sont elles qui donnent l'exemple, et qui sont nées pour la perte, comme pour le salut des nations. Prouver notre assertion est chose facile, il ne s'agit que de porter nos regards sur le 18.^e siècle.

Louis XIV mort, on vit se ranimer l'incrédulité et les joyeuses passions parisiennes qui inondèrent la France, et que la dévotion de Madame de Maintenon avait enchaînées par son caprice religieux. Tant que le royal amant, renonçant à sa frivolité passée, ne fut occupé que de faire son salut, on vit disparaître de la cour cette folle et insouciante gaieté des fêtes parisiennes. L'exemple du grand roi avait tourné les courtisans vers celui qui tient en ses mains la vie des princes; et le peuple, fidèle et exact imitateur des grands, qui prend à honneur de suivre leur exemple, sentit aussi les effets, heureux pour quelques-uns, de ce changement de rôle.

La France pour un instant semble sortir de cette route qui devait la conduire à 1789. Le temps de faire son salut était venu, grâce à l'exemple des puissants et à la voix des ministres de la religion. Les prédications éloquentes des

grands maîtres de l'époque, la froide logique de Bourdaloue, l'élevation de Bossuet, l'éloquence entraînant de Massillon, semblaient avoir produit un bon résultat, touché, changé le cœur des hommes qui les entendaient. Mais à peine la mort eut-elle enlevé à la France son monarque, que l'amour du plaisir et avec lui tous les vices et l'impiété relevèrent fièrement la tête avec Philippe d'Orléans et son digne ministre¹. « Ce n'est plus le temps de faire son salut, dit Arsène Houssaye, on jette son âme à tous les jolis péchés, avec la précieuse insouciance d'un cadet de famille et d'une comédienne. » Tous les sentiments proscrits par la morale et la religion, un instant comprimés, se relèvent avec d'autant plus de force qu'ils avaient été obligés de se cacher plus longtemps. Les malheurs du royaume qui, joints à la face glaciale de Madame de Maintenon, n'avaient pas peu contribué à jeter sur les cœurs un voile austère dont l'hypocrisie filait sa bonne part, avaient disparu, et avec eux la raideur et la contrainte. Tous les sentiments désormais libres dans leur manifestation, sous un gouvernement dont la faiblesse était le trait distinctif, prirent des allures et des dimensions colossales qui rappellent assez bien les temps fameux de l'antique corruption des puissants de Rome. Et le peuple, comme nous l'avons déjà dit, fidèle et exact imitateur des grands, se ressentit aussi de ces exemples pernicieux². « Le monde,

1. Le cardinal Dubois nous est représenté par les historiens du temps comme le pourvoyeur des plaisirs infâmes de ^{Du}Louis XV. D'ailleurs ses Mémoires à lui en font foi.

2. Un intendant de province, dans une lettre au roi, disait : « Il

dit Réguis (et il entend par là l'ensemble des maximes de conduite, opposées à Jésus-Christ), ne se trouve pas seulement dans les grandes villes, où l'on rougit de pratiquer les vertus chrétiennes, où l'orgueil avec tous les vices qu'il traîne à sa suite, marche tête levée, foulant aux pieds la croix et l'Évangile de Jésus-Christ. On le trouve jusque dans nos misérables campagnes, dans la chaumière du pauvre, dans la lie du peuple¹.» Comment aurait-il pu en être autrement, quand rien n'était là pour l'en préserver; quand tout contribuait au contraire à le séduire, à le corrompre; quand ceux dont la mission a de tout temps été de régénérer les hommes et de les préserver de ce qui les pousserait à leur perte, font défaut à leur mandat. Philosophes et prêtres, n'étant pas exempts de ces désordres des grands, pouvaient-ils en préserver le peuple? Au contraire, ils ont contribué à aggraver le mal, les uns par leurs écrits sataniques, les autres par leur malice et leur indifférence des choses du Seigneur.

La philosophie, tant qu'avait duré le moyen âge, avait été l'humble servante de la théologie. Mais dès que la réformation eût élevé la voix, et que la découverte de l'imprimerie vint donner une nouvelle impulsion aux idées, par la facilité de se faire lire, la liberté de penser, longtemps esclave, triompha des liens qui la tenaient condamnée à l'inertie. Exprimer librement et hautement ses opinions devint l'apanage de tout homme. Dès lors la

ne se marie presque plus personne; la débauche seule fait naître des enfants. « (Mémoires du temps.)

1. 2.^e Dom., tome III.

philosophie s'émancipa, et l'on fut tout étonné un jour de penser et de croire autrement que les siècles passés.

La raison étudia la foi, combattit les erreurs qui s'y étaient glissées à la faveur de l'ignorance, et se fit l'auxiliaire de la vérité divine. Car tel est le rôle de la raison saine et étrangère à toute passion. Émanant de Dieu comme la révélation de Jésus-Christ, révélation elle-même, elle ne saurait être en contradiction avec cette dernière qu'en répudiant son origine. Toutefois, ce triomphe et ce rôle de la raison fut de courte durée : Rome n'était pas morte, elle dormait : son réveil fut celui du lion. La réforme fut persécutée et avec elle tout ce qui se mettait sous la sauvegarde de la liberté. La raison fut de nouveau opprimée, persécutée par la religion, je veux dire par des fanatiques religieux. Aussi, quand l'avènement de Louis XV, de ce faible et voluptueux monarque, permit aux philosophes d'élever la voix, ils se retournèrent avec fureur contre leurs ennemis ; d'opprimés ils se firent oppresseurs ; le ridicule remplaça les bâchers. Leurs attaques allèrent des hommes aux idées qu'ils professaient, et de celles-ci à l'Évangile.

C'est alors, dans ce siècle si illustré dans tous les genres, grand par ses contrastes mêmes, que parut cette philosophie délétère, qui renversa tout sur son passage, et la pire des choses c'est que tout le monde s'en piquait ; rien ne lui fut sacré. La dérision s'attacha à tout ce qu'il y a de plus sérieux et de plus saint. Le venin de l'immoralité et de l'incrédulité coule à grands flots dans les ouvrages du temps ; et ce qui rendait ces attaques contre le clergé et partant contre le christianisme si fatales, ce fut le talent avec lequel elles furent écrites. Émanant des encyclopé-

distes, de Voltaire et consorts, elles pouvaient compter d'avance sur les sympathies d'un public avide de telles lectures ; et ainsi ceux qui auraient échappé à l'esprit du siècle, grâce à leur éloignement des grandes villes et de la capitale, n'étaient pas épargnés par ces productions qu'on lisait à l'envi. Laissons parler Réguis¹ : « Vous le savez, mes frères, vous l'avez vu, vous l'avez entendu ; l'esprit d'incrédulité faisait les progrès les plus étonnants, et les plus funestes ravages : il s'était glissé jusque dans les plus basses conditions ; l'on trouvait jusque dans l'atelier de l'artisan ces écrits pleins de blasphèmes, qui sapent le fondement de tout bien, qui détruisent la racine de toute vertu, qui bouleversent, qui anéantissent tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus saint, de plus aimable dans les principes de la raison et de la foi, etc. » Et encore : « Dans quel coin du royaume cette peste ne s'était point glissée ? Où sont les villes qui en aient été exemptes ? Où est le village qui n'en ait été infecté ? Quel est le pasteur qui n'ait vu avec étonnement la foi diminuer, s'éteindre, s'anéantir d'un jour à l'autre ? »

Croyant donc attaquer les abus de Rome, les philosophes ne virent pas, ou firent semblant de ne pas voir que c'était la religion chrétienne, l'Évangile qu'ils travaillaient à renverser². Répandre le sarcasme, le ridicule sur les ministres

1. Réguis, 2.^e Dom., tom. IV.

2. Tout en constatant la part des philosophes dans l'expansion de l'incrédulité, nous sommes loin de méconnaître le bien qu'ils ont fait. Enfant du protestantisme, il nous siérait mal de nous poser l'accusateur de ceux qui naguère ont plaidé notre cause ; et, si nous ne pouvions nous dissimuler que les doctrines d'incrédulité par eux semées et

de la religion; relever toutes les erreurs, les absurdités qu'elle pouvait renfermer; attaquer l'Évangile, tourner en ridicule plusieurs de ses plus beaux passages; distiller le venin de l'immoralité : telle fut l'œuvre de ces hommes. Ainsi donc, exemples pernicious d'un côté; écrits délétères de l'autre, entretenaient, fortifiaient même la tendance à nous connue du 18.^e siècle.

Ainsi doté, le 18.^e siècle devait aller loin dans la route qu'il avait prise. Mais il est à croire qu'il n'eût pas été si loin, si les prêtres de la religion n'avaient pas fait défaut à leur cause; si ces mœurs, ces maximes d'incrédulité ils les avaient vertement relevées. Loin de là! au lieu de protéger le peuple, on dirait qu'ils se plaisent à le perdre tant par leur silence, que par leur conduite. Au lieu de se faire les adversaires des maximes accréditées par les philosophes, on dirait qu'ils s'en font les fidèles admirateurs.

Et la prédication, si belle, si illustrée sous les Bourdaloue, les Bossuet, les Massillon, suivis de près par les Fléchier, les Mascaron, disparaît avec Massillon en 1742. Leurs successeurs, indignes de tels maîtres, semblent avoir pris à tâche de répudier l'héritage à eux légué; on dirait des fils bâtards qui ont honte de la succession de leurs pères. Des imitateurs, des froids copistes, des hommes sans éloquence, timides, n'osant pas faire la leçon aux rois, pas plus qu'aux peuples, tels sont les hommes entre les mains desquels était

accréditées ont tué le catholicisme, la religion chrétienne même pour un instant, nous ne pouvons non plus nier qu'ils ont préparé le réveil heureux qui se fait sentir depuis quelque temps, en habituant les hommes à étudier leurs croyances, à se rendre raison de leur foi.

tombé le mandat de continuer l'œuvre des grands maîtres du siècle de Louis-le-Grand. Les uns, placés en face de la cour, furent ou trop faibles ou trop timides pour censurer son dérèglement, et s'élever contre les libelles de l'époque; et sauf quelques pâles sorties qu'ils se permettaient de temps en temps en tremblant, ce semble, ils rentraient bien vite dans l'ornière accoutumée et laissaient faire; les prélats, les grands dignitaires de l'église étaient plus occupés d'accroître leurs domaines et bénéfices, que de vaquer aux charges de leur vocation¹. L'habit de prêtre était le marche-pied de toutes les ambitions. Les soins pénibles du ministère semblaient être l'apanage des seuls simples fonctionnaires ecclésiastiques, qui, malgré leur bon vouloir, dénués d'ailleurs des lumières nécessaires, ne pouvaient que faiblement lutter contre le flot qui les débordait. La religion expirait dans les débats de l'église, dans les sanglantes parades des convulsionnaires, sous les coups aveugles des philosophes, qui, voulant tuer la superstition, tuaient la religion.

En outre un grand relâchement de discipline ecclésiastique était mis en vogue par des hommes trop célèbres encore de nos jours. Relâché lui-même, le clergé ne pouvait pas demander aux autres plus qu'il ne donnait. On sait l'histoire des complaisants directeurs et confesseurs des dames du Def-fand et de Parabère, qui devaient puiser grandement dans le trésor des indulgences. Et des imitateurs, on en trouve dans

1. On lit dans une pièce de vers du temps :

Nos prélats sont des cénophons,
Fils de la nuit et de satan,
Sans foi, sans loi, des impudans.

toutes les classes, aptes à toutes les positions. A côté donc de la faiblesse, du manque d'action des défenseurs de la foi venait s'asseoir le relâchement des mœurs du clergé ; il nous suffit de l'énoncer ; nous aurions mauvaise grâce à y insister. Ainsi, privés de leurs conseillers les plus immédiats, le roi et ses courtisans consumaient leurs actes d'irrégion et d'incrédulité¹, et le peuple, égaré par l'exemple des philosophes, privé du conseil de ses pasteurs, qu'égarèrent la conduite de leurs supérieurs, s'égarait à son tour.

Cependant au milieu de ce siècle, dont nous venons de dépeindre en gros la physionomie, illustré de tant de noms qui font la gloire de la France, il serait étrange que la religion seule ne comptât pas de représentant, de défenseur. Il est vrai, le clergé était descendu bien bas, mais qu'il ne se trouva pas dans son sein quelque homme d'élite, ce n'est pas croyable. Aussi en connaissons nous un, c'est Réguis. Placé en face des circonstances où il a vécu, étudions-le ; et d'abord, environné d'hommes d'art, comme homme d'art ; d'incrédulés, comme adversaire de l'incrédulité.

1. A cette époque il y avait peu d'hommes qui croyaient à l'enfer et moins encore au ciel. L'irrégion était tellement à la mode que l'on aurait cru se déshonorer si on ne s'était déshonoré en suivant la route tracée. Cependant, si nous voulons être juste, il ne faut pas aller plus loin. Il ne faut pas croire que toute retenue fut alors bannie de la société. Et quiconque aurait parlé comme Candide sur la religion et les mœurs, aurait été mal advenu. On a été injuste en attribuant à ce siècle toutes les horreurs qui ont signalé la révolution française, ces temps de terreur et de blasphème, où une société d'hommes décréta que la France croyait en l'être suprême. L'époque où vécut Réguis prépara ce débordement, mais n'a pas été le débordement même.

Son talent artistique.

Ayant vécu au 18.^e siècle, on s'attendrait à voir chez Réguis ce langage poli des contemporains. Nourri de la lecture des grands maîtres du siècle de Louis XIV, on s'attend à trouver les mêmes formes, le même langage, et on est tout étonné de voir qu'il n'en est rien. C'est un nouveau pays qu'on parcourt, un autre air qu'on respire et auquel il faut se faire; ce sont des sites nouveaux à explorer. Cependant, si ce contraste de Réguis avec ses confrères du 17.^e et du 18.^e siècle¹ frappe, et a d'abord quelque chose de pénible, ce n'est pas pour longtemps : peu à peu on se fait à sa manière de dire. Chez lui, rien d'emprunté comme chez les orateurs, ses contemporains : il vit de sa propre vie; il est lui dans toute la force du terme. Dans sa manière de penser, d'écrire, dans ses allures franches et hardies il ne relève de personne. On dirait que la prédication des maîtres lui est inconnue; ou plutôt, il sait si bien l'art de la prédication qu'il se place sans hésiter et de premier abord au rang de ce qu'il y a de plus illustre.

Réguis s'attache au fond; il ne sacrifie jamais rien à la forme. Malgré cela il ne perd rien de la clarté nécessaire à tout discours. Ses discours sont à la fois élevés et simples, profonds et clairs, fertiles en idées abondantes, en aliment pour la pensée; propres à de hautes intelligences et s'adoptant également aux simples et aux ignorants par la simpli-

1. Nous avons fait remarquer antérieurement que les prédicateurs du 18.^e siècle n'étaient que de pâles copies de leurs devanciers.

cité de la forme et la clarté de l'exposition¹. C'est ce qui fait de Réguis le prédicateur populaire par excellence.

Sous ce point de vue, il serait à désirer qu'il fût mieux connu et apprécié. Peut-être servirait-il à donner de salutaires instructions en fait d'éloquence chrétienne, et à faire sortir de la fausse route où l'on n'est que trop porté à entrer et qui est moins de l'éloquence que de la déclamation. Son exemple apprendrait à se chercher moins soi-même, et à donner plus d'attention aux autres ; à étudier davantage les besoins de son troupeau. En le voyant prendre, sur le fait et dans le sein même du foyer paternel, les vices qu'il nous dépeint, on serait amené à faire comme lui ; sa connaissance de l'homme pousserait à l'étudier.

Son exemple pourrait être imité, sans crainte d'insuccès, ou mieux, avec assurance de réussite : car ce que les auditeurs chrétiens cherchent avant tout dans un discours, et je dis les auditeurs savants versés dans la littérature, ce n'est pas tant un style élégant et poli, ce n'est pas tant une forme profonde, voire même obscure pour plusieurs, qu'un aliment à leur piété, que la vue de traits frappants où ils puissent se reconnaître. Si le discours les touche, les montre eux-mêmes à eux-mêmes, il n'est pas à craindre qu'ils s'occupent du reste. D'ailleurs, sur les bancs d'une église tous les hommes se font simples pour écouter les vérités divines. Puis, ces vérités sont toujours assez rele-

1. On peut voir comme modèle de discours simple, familier, et en même temps élevé et éloquent, celui sur : „Se préparer à la mort.“ Simple dès le commencement, il s'élève vers le milieu, et continue ainsi jusqu'à la fin. (1.^{re} Dom., tome II, page 180.)

vées, assez philosophiques, quel que soit le transparent de l'enveloppe qui les renferme.

La manière de traiter un sujet, de développer, d'épuiser une idée est toute de lui. Son discours est ordinairement court, la nature de l'auditoire, devant lequel il prêchait, l'y obligeait. L'orateur était trop sagace pour ne pas se plier au joug des circonstances. Il comprit que, si nulle part il n'est plus facile qu'en chaire de capter l'attention de ses auditeurs, nulle part aussi il n'est plus dangereux d'en abuser. Le texte choisi, *deux, trois divisions* tout au plus, lui suffisent pour l'épuiser. Jamais de divisions oiseuses, ni de ces subdivisions scolastiques, qui ne sont propres qu'à lasser l'attention, à fatiguer la mémoire et à distraire l'auditeur des grandes vérités qu'on lui prêche.

Son thème choisi, il éloigne de suite ce qui n'a pas directement trait à son sujet, ou qui du moins n'a pas d'utilité; il ne s'arrête pas à la surface, il va droit au fond, et dès l'abord jette un regard au fond du cœur de son auditeur; il va fouiller, comme il le dit lui-même, jusque dans les replis les plus cachés de leur âme pour trouver quelles sont les idées, relativement au sujet qu'il va traiter, qui ont cours parmi eux, et par suite pour savoir d'une manière plus sûre les antagonistes qu'il a à combattre, et ceux qu'il peut sans crainte éloigner du champ de combat.

Prend-il pour thème le péché, à moins que ce ne soit une base nécessaire pour des développements ultérieurs, il ne s'amusera point à démontrer à son auditoire qu'il est pécheur, il sait qu'au fond tout homme en convient; mais il viendra leur faire voir, qu'ils se font presque toujours illusion sur leur propre état et cherchent à le pallier, ou

bien, j'ai, leur dira-t-il, à vous parler du péché considéré par rapport à Dieu, par rapport au prochain et par rapport à vous-mêmes. — C'est là toute sa division.

Prend-il le thème du pardon des ennemis, la première idée qu'il énonce est qu'il croit superflu de leur montrer la nécessité de pardonner à un ennemi. On est si bien convaincu de cette vérité, que dans le tribunal de la pénitence, quand on interroge sur les dispositions à l'égard des ennemis, on répond sans hésiter: je leur pardonne, et que dans les prières on ne craint pas de dire, parlant à Dieu: Seigneur pardonnez-moi mes offenses, comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. Quittons cette idée, il ne sera pas inutile (et c'est encore ici toute sa division), il est même nécessaire, dit-il, de fouiller dans votre cœur et de voir s'il est vrai que vous pardonnez à vos ennemis, comme vous le dites; très-utile encore et très-nécessaire d'examiner s'il est vrai que ce commandement soit aussi difficile et aussi dur que vous le prétendez. Tout le sujet est ainsi épuisé, toutes les raisons qu'on met en avant sont passées en revue et pesées à leur juste valeur. Les auditeurs se reconnaissent et sont forcés de dire: cela me regarde.

*Les pharisiens et les scribes disaient en murmurant: cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux.*¹ Écoutez Réguis exposer son plan. « On trouve partout des hommes scandaleux et des gens de mauvaise vie; on trouve aussi partout des chrétiens qui, bien différents de leur divin maître, au lieu de supporter les pécheurs avec bonté, ne cessent de crier après eux, les jugent, les condamnent,

1. 1.^{er} Dom., tom. II.

comme s'ils étaient assurés de leurs réprobation. Et se faisant illusion à eux-mêmes, ils croient agir par un bon motif, prenant pour du zèle ce qui n'est au fond que de l'humeur, de l'orgueil ou tout au moins un défaut de patience et de charité. Sur quoi je ferai trois réflexions, et vous donnerai trois avis, qui, moyennant la grâce de Dieu, vous seront très utiles. Les voici: *Souffrez les méchants*, parce que Dieu les souffre; *plaignez-les et priez pour eux*, parce qu'ils sont infiniment à plaindre; *fuyez leur société*, de peur qu'elle ne vous pervertisse."

On peut voir par ces quelques lignes le savoir-faire de Réguis. La facilité avec laquelle son sujet est exposé ferait croire qu'il ne coûtait aucune peine à Réguis de trouver ses divisions. Mais il est plus probable que ce n'était qu'après étude longue et approfondie du sujet que cette exposition claire et lumineuse sortait du cerveau de notre orateur. Le plus souvent Réguis improvisait, il est vrai; mais nous doutons qu'il prît pour modèle ces hommes qui montent en chaire sans même savoir le sujet qu'ils vont traiter, et qui s'en remettent pour l'un comme pour l'autre à l'impulsion du S. Esprit; Réguis méthodique, étudiant son sujet, est leur condamnation.

Réguis passe d'une idée à une autre avec une facilité incroyable; toute son habilité se montre encore dans les transitions bien amenées. Si le discours en manque ou n'en compte que de forcées, il perd par là-même, quelques bonnes choses qu'il renferme d'ailleurs, tout son mérite. Ce n'est alors plus qu'une dissertation sur trois ou quatre idées, sans liaison aucune, sans rien qui les rattache l'une à l'autre; ce sont trois ou quatre petits sermons à part. Il

n'est pas rare de voir les prédicateurs manquer de cette qualité, il est plus rare d'en voir qui la possèdent à un haut degré. Elle ne doit pas consister dans un mot ou deux, dans ce qu'on peut appeler une phrase cheville, placage plus ou moins évident, qui ne trompe jamais l'œil du connaisseur, mais bien dans l'idée. Il faut que la première idée enfante la seconde, et que la troisième découle à son tour tout naturellement de cette dernière. Réguis excelle dans ce genre : un exemple entre mille ; il est tiré d'un de ses discours pour le dimanche de la Passion¹. Nous signalerons surtout la transition entre la deuxième et la troisième partie. *Vous êtes un homme et non pas un ange*, çà était l'idée développée dans la seconde partie ; de cette idée il faut passer à cette autre : *Vous êtes un homme et non pas un Dieu*. Voici comment Réguis s'y prend : « Soyez plus conséquent, mon cher paroissien ; que cette pensée : je suis un homme et non pas un ange, au lieu de servir de prétexte et d'excuse à vos égarements, ne serve qu'à vous rendre plus sage et plus précautionné contre votre faiblesse. Puisque cette chair malheureuse est en vous la source de mille désordres, ne suivez donc pas avec si peu de précaution et de facilité ses inclinations vicieuses. Ne maltraitez point votre corps ; à la bonne heure, vous n'en auriez pas le courage, quoiqu'il le méritât bien à cause des péchés dont il a été l'instrument ou l'occasion ; mais au moins rendez-vous-en le maître et ne le flattez point tant ; ne lui prêtez pas des armes contre vous-même, regardez-le comme un domes-

1. 2.^e Dom., tome II, page 205.

tique, dont le service vous est nécessaire, qu'il faut nourrir, et dont il faut prendre soin, il est vrai, mais non pas l'engraisser, de peur qu'il ne se révolte et ne commande pendant qu'il doit obéir; *que la chair soit en tout soumise à l'esprit, que l'esprit à son tour soit soumis à Dieu*, et qu'ainsi l'homme tout entier, humilié profondément sous la main puissante qui l'a formé, rende continuellement hommage au maître souverain de toutes choses, à qui seul appartient la puissance, l'honneur, la gloire dans tous les siècles. C'est là ce que j'ai entendu en commençant, lorsqu'après avoir dit que vous étiez un homme et non pas une brute, que vous étiez un homme et non pas un ange, j'ai ajouté que vous étiez un homme et non pas un Dieu." Le voilà en plein dans cette nouvelle idée.

Heureux dans les transitions des idées principales, il ne l'est pas moins pour les idées secondaires. Tout se lie, tout s'enchaîne et revient à l'unité. Ému, touché, il émeut et touche. L'onction s'épand dans toutes les parties de son discours, l'onction, hors de laquelle toute prédication, pour si belle et éloquente qu'elle soit, n'est plus que du vent; c'est par elle que le prédicateur agit le plus. Touché, ébranlé lui-même, il touche, il ébranle ceux qui l'écoutent. Son âme passe dans l'âme des autres, et y laisse l'empreinte de ses sensations, de ses croyances. On peut simuler cette qualité, mais non la remplacer. L'onction, unie à la simplicité, fait plus d'effet que la grandeur, qui en manque. Réguis était persuadé lui-même, et de cette persuasion tous ses discours en font foi. Son style en reçoit une grande puissance de beauté et d'éloquence; car reproduire dans son style non-seulement les pensées, les images, mais encore

les impressions et les mouvements de son esprit, c'est sans doute écrire avec éloquence. Or, c'est ainsi qu'écrivit Réguis, non quelques fois et de bonheur, mais avec réflexion et toujours.

Si par éloquence on entend tout l'art, le brillant et la pompe du langage, Réguis n'est rien moins qu'orateur ; mais, si l'on entend l'action de l'âme qui parle à l'âme, la conviction qui entraîne et force les volontés ; si l'éloquence c'est la *passion*, Réguis est éloquent. On ne voit que trop de prédicateurs, et ceci était surtout vrai au 18.^e siècle, qui ne courent qu'après les grandes phrases ; qui se recherchent eux-mêmes, peu soucieux du soin des âmes qui leur sont confiées ; qui ne briguent que la vaine gloire de faire parler d'eux. D'après ce que nous venons de dire plus haut, il ne faut pas être surpris de ne pas trouver dans Réguis de ces morceaux qu'on appelle à grand *orchestre*. Il est fort, puissant, entraînant, quand il nous montre cet avare que la soif de l'or possède tout entier. Il est sublime d'éloquence quand il fait parler la femme acariâtre, qui est née pour faire le tourment de son mari ; quand il nous dépeint cet ivrogne qui passe toute sa journée au cabaret et au jeu à perdre la subsistance de ses enfants ; quand il nous montre l'insubordination du fils vis-à-vis du père¹. Partout il nous

1. Qu'un père fasse des réprimandes à son fils dans lequel il aperçoit des dérangements et des dispositions au libertinage ; qu'il veuille le châtier pour son entêtement, sa vivacité, ses étourderies, ses sottises ; qu'il lui commande des choses qui ne sont pas de son goût ou qui dérangent ses plaisirs ; qu'une mère représente à sa fille qu'elle est trop curieuse dans ses ajustements, trop légère dans ses façons, trop libre dans ses discours, trop familière avec les jeunes gens, etc. : vous voyez

apparaît comme l'observateur du peuple qu'il instruit. C'est un père qui parle à ses enfants ; qui a leur bonheur à cœur ; qui voudrait leur faire quitter les vices qui les conduisent à leur perte. Voici un avare, un impudique, un ivrogne qu'il faut faire renoncer à son vice ; à cet effet, il fait emploi de toutes ses forces, de tous ses moyens : il laisse à la mort, qu'il personnifie, le soin de les censurer. Voici un de ses plus beaux passages : « Mais ne faut-il pas s'étourdir, s'aveugler, et se faire une sorte de violence, pour ne pas voir cette mort qui marche à côté de nous, qui nous suit comme notre ombre, qui nous tient comme par la main, nous pousse et nous précipite dans le tombeau dès que la dernière heure sonne, et cette dernière heure nous est inconnue ; elle peut arriver chaque jour ; elle arrivera infailliblement. N'est-ce pas là cet adversaire dont il est parlé dans l'Évangile, qui marche avec nous, avec lequel il faut s'accorder, de crainte qu'il ne nous livre à notre juge, et que ce juge inexorable ne nous livre ensuite aux bourreaux, pour être ensevelis dans les enfers ? Mes frères, ne cherchons point à nous étourdir sur un point de cette

aussitôt l'orgueil, étouffant la voix de la religion et de la nature, se révolter ouvertement contre les avis les plus sages et les représentations les plus justes. De là viennent les excuses fausses, les raisonnements déplacés, les réponses aiguës, les répliques insolentes, un silence affecté, plus insolent encore, un air de mépris, des manières hautaines, la mauvaise humeur, les bouderies qui durent plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours de suite, si bien que le père ou la mère sont obligés souvent de se dérider les premiers, et de prévenir leurs enfants. Voilà comme ils vous écoutent, comme ils vous respectent et vous obéissent, etc. (1.^{re} Dom., tome I, page 116.)

importance ; accoutumons-nous, familiarisons-nous avec l'image de la mort. C'est une faiblesse indigne d'un chrétien que de fermer les yeux pour ne pas la voir, et de boucher les oreilles pour ne pas l'entendre.

« Regardez-moi bien, nous dit-elle ; ne craignez pas de m'envisager. Ma figure est hideuse ; elle vous épouvante ; mais il faut vous y faire. Cette figure est la parfaite image de ce que vous serez un jour ; vous deviendrez tel que vous me voyez, trait pour trait. Voilà ce que sont devenus et comme j'ai traité vos parents, vos amis, vos connaissances. Venez, venez, descendez avec moi dans le tombeau ! Ouvrez ce cercueil, développez ce suaire ! Vous frémissez, n'importe ! Découvrez, voyez et considérez le cadavre de cet avare, de cet ivrogne, de cet impudique, de cet impie, qui a fait tant de bruit et tant de mal dans le monde ! De cette femme que tout le monde idolâtrait, et qui s'idolâtrait elle-même ! Voyez et considérez ! C'est là mon ouvrage !

« J'aime à surprendre et à frapper rapidement celui qui ne m'attend pas, et qui ne pense point à moi. Pendant que son esprit est tout entier à ses plaisirs et aux choses de la terre, j'entre dans sa maison, je l'étends dans son lit, je suce le sang de ses veines, je bois, j'épuise, je taries en lui toutes les sources de la vie, je répands la pâleur sur son visage, je glace toutes les parties de son corps, je lui arrache son âme, et, comme un loup affamé emporte dans sa tanière la proie qu'il vient d'égorger, j'entraîne ici ce cadavre, où je le dévore dans les ténèbres. Voyez et considérez ! C'est ainsi que vous serez traités un jour, et ce jour n'est pas si loin que vous pourriez bien le croire.

« Sortez à présent, et que l'image de ce que vous venez

de voir, vivement empreinte dans votre esprit, ne vous permette pas de perdre jamais de vue votre fin dernière! Allez, madame, allez passer deux heures devant votre miroir, et voyez-y, non pas ce que vous êtes, mais ce que vous serez dans peu! Allez, impudique, allez à vos plaisirs infâmes, et imaginez-vous me voir dans cette créature qui vous a tourné la tête, qui a corrompu votre cœur, qui vous fait faire tant de sottises! Allez, avare, allez compter votre argent, et souvenez-vous que je compte ainsi par mes doigts tous les instants de votre vie, et que mon compte sera plutôt fini que le vôtre! Allez, ivrogne, et vous qui faites un Dieu de votre ventre, allez-vous remplir de vin, de viandes, de crapule, et sachez que bientôt je m'enivrerai de votre sang, je m'engraisserai de votre cadavre! Allez, âme lâche, allez vous venger de votre ennemi, ou déchirer la réputation de votre frère, je vous déchirerai à mon tour! votre langue sera dans ma main comme une feuille sèche qu'on jette au feu, et dont il ne reste pas le moindre vestige.

« Allez, hommes vains, contemplez vos maisons, vos meubles, vos habits, vos terres, vos charges, vos domaines, vos troupeaux, vos greniers, vos marchandises, tout ce qui nourrit votre orgueil, votre ambition, votre avarice! Mais souvenez-vous que je vous dépouillerai de tout cela pour le donner à d'autres, que je dépouillerai à leur tour. En échange de vos maisons, je vous donnerai un cercueil; en échange de vos habits et de vos ameublements, un suaire; en échange de tous vos biens, la pourriture et les vers; en échange de ces honneurs, de cette gloire, que vous aimez tant, la poussière et les humiliations du tombeau. Chargée

d'exécuter les ordres du Tout-Puissant, je marche devant lui, j'ouvre la terre sous les pieds des faibles humains, je les précipite, je les entasse les uns sur les autres, et toutes les générations disparaissent successivement devant moi." »

Après cela nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est que Bossuet lui-même n'aurait pas renié ce morceau. Seulement on pourrait peut-être lui faire le reproche d'être un peu trop long.

Le cœur humain étant toujours le même, les mêmes erreurs et les mêmes vices se retrouvent toujours et partout; mais à divers degrés suivant les lieux et les époques. Or quand vivait Régis, les errements inhérents au cœur des hommes avaient été portés à une dimension peu commune, à laquelle il est à souhaiter qu'ils ne s'élèvent pas de nouveau. C'est contre ces vices et ces erreurs que doit s'élever tout prédicateur; mais il ne doit pas s'arrêter là. Le soin premier de tout pasteur est de chercher à démêler les vices favoris de sa paroisse; de voir quels sont les égarements auxquels on se livre le plus volontiers, qui comptent le plus de partisans. Car, quoique les mêmes vices se reproduisent partout, il n'en est pas moins vrai que suivant les localités, les habitudes, le plus ou moins d'instruction, tel vice dominera les autres. Autres seront les égarements favoris d'une grande ville, d'un peuple éclairé; et autres ceux d'un hameau, d'un peuple ignorant. Ici, on verra régner de préférence l'ivrognerie; là, la luxure; autre part la débauche, etc., ou plusieurs de ces vices à la fois. C'est contre eux que doit se livrer le combat de préférence; c'est vers eux que doivent se diriger tous les efforts du prédicateur. Quoique éloigné de l'époque où Régis pré-

chait à Gap, on peut aisément découvrir quels furent les vices favoris de ce troupeau¹. Or quand on examine Réguis et qu'on le voit s'élever de préférence et souvent contre l'ivrognerie, appliquer l'épithète d'infâme aux cabaretiers, crier contre la luxure, la légèreté, on ne peut nier qu'il ne se soit occupé de découvrir les vices particuliers à son troupeau. Quand on le voit s'asseoir au foyer paternel et là, attentif observateur, noter les égarements familiers aux pères de famille, aux enfants, aux épouses, et en reproduire la peinture si fidèle dans ses tableaux, on ne peut nier que son premier soin n'ait été de faire emploi des moyens que nous lui savons, pour extirper les causes funestes les plus habituelles chez ses paroissiens. D'un autre côté, quand on lit ces pages si intimes, ces paroles d'un père à ses enfants, ces instructions si brûlantes de vie et de charité, on ne peut méconnaître qu'il n'ait eu à tâche de satisfaire aux besoins religieux, de leur donner les instructions nécessaires pour fortifier leur christianisme, et par ainsi, les faire renoncer plus facilement à leurs péchés. « Vous dites à votre enfant qu'il ne faut point jurer, vous le reprenez quand il jure; et il vous entend jurer à

1. Nous croyons que le troupeau de Réguis comptait un grand nombre d'hommes du peuple, ignorants. D'ailleurs, c'est ce qui ressort de ses sermons. L'ivrognerie, vice qu'il attaque si volontiers, n'est guère que la part de cette classe. Nous croyons aussi que, dans son troupeau, il y avait plus que des ignorants. Sans cela nous ne comprendrions pas les attaques de Réguis *contre ces hommes en place, ces magistrats, ces têtes de l'endroit, qui donnent l'exemple de tous les vices et de l'incrédulité*, ni encore (1.^{re} Dom., page 49) ces sorties contre ceux qu'il qualifie de *prétendus philosophes*. (1.^{re} Dom., tome II, page 563.)

tout propos, etc. Vous lui prêchez la douceur et la patience, cela est très-bien; mais le moment d'après, vous vous emportez contre sa mère, vous maltraitez un domestique, vous criez après vos voisins. Oseriez-vous bien lui dire qu'il faut fuir l'ivrognerie et les cabarets, après y avoir vous-même passé la journée, et lorsqu'il vous aura vu rentrer ivre à la maison? qu'il faut pardonner à ses ennemis, pendant que vous lui laissez voir toute l'envie que vous avez de vous venger des vôtres, etc." A la lecture de tels morceaux, il nous semble voir Réguis, témoin invisible des fautes de ses paroissiens, noter sur son carnet les vices qu'il prend sur le fait. Quand dans d'autres endroits il nous raconte les plaintes d'un père qui a à se plaindre de la conduite de son fils, on assiste aux pleurs de ce vieillard comme il y a assisté lui-même.

C'est à ces vices particuliers que Réguis s'attaque d'abord: il ne fait pas un discours pour le plaisir de traiter un sujet, de l'épuiser dans toutes ses parties et de faire admirer son talent; le sujet qu'il traite, il le traite en vue de son auditoire, et n'est applicable qu'à lui. Ses sermons ne sont pas de ceux qui s'adressent à tout le monde, et qui par là-même ne s'adressent à personne. Transportez-les hors de la chaire où Réguis prêchait, ils sont déplacés et sans opportunité aucune. Dès l'entrée de son discours il se place en face de *son auditeur*; il n'a garde de le perdre de vue; il s'adresse dès l'entrée et tout d'abord à lui, le prend corps à corps, le fait entrer dans la lice; pose devant lui tous les cas qu'il sait les plus propres à être applicables à son auditoire. Il entre dans les détails de leurs faiblesses, parce qu'il les connaît; discute, puise ses rai-

sons; met ses auditeurs en scène; dramatise son discours, soit en les faisant parler, soit par des apostrophes. Connaissant à fond le cœur humain, il entre dans des détails curieux et instructifs; il fouille jusque dans les plus profonds replis de leur être, et va chercher toutes les fausses raisons à l'appui desquelles on se réfugie; il les extrait, les met au jour, les combat, détruit peu à peu les arguments de son adversaire et ne laisse son auditeur qu'après l'avoir terrassé. Et dans cette lutte jamais il ne perd de vue son texte, tous ses développements en ressortent et y rentrent.

Connaissant les besoins de son troupeau, l'aimant comme ses enfants, il ne cherche point à l'amuser par le subtil et vain étalage de l'éloquence humaine; il l'exhorte comme un père qui instruit ses enfants: *parce qu'il n'a au monde rien de plus cher que le salut de leur âme*. Ce mot de Réguis nous donne la clef de ce qui dans ses sermons pourrait paraître trop sombre et sévère. Une forme favorite de Réguis, c'est de placer en tête l'idéal de la vertu qu'il veut prêcher. Ce reproche négatif n'en a que plus de force pour un auditeur de bonne foi, qui sait bien faire la comparaison et prononcer ayant sous les yeux les pièces du procès. Pour légitimer tout ce que nous venons de dire, il serait besoin d'avoir recours à des citations; mais cela nous mènerait trop loin. Nous préférons renvoyer aux discours de Réguis. Nous signalerons entre autres: le *Sermon sur les afflictions, celui sur la mort; son second sermon sur le jugement dernier*, où il appelle ses auditeurs, les fait défiler devant le livre de vie où est écrite la sentence de leurs actions. Là successivement il appelle en jugement les diverses classes de ses auditeurs, et les con-

vainc tous de péché et de condamnation. Et le passage si remarquable d'éloquence, où il fait venir le prédicateur pour condamner ses paroissiens. Quelquefois Réguis est un peu long dans certains morceaux ; il se laisse trop aller au feu de sa parole. Il est à remarquer qu'ici comme ailleurs le remède le plus salutaire aux yeux de Réguis contre les vices, c'est la parole de Dieu.

Avant d'en finir avec Réguis sous le présent point de vue, nous voulons, pour être juste, dire que nous avons trouvé un sermon où il ne traite pas son sujet¹. Il intitule son sujet *Homélie sur la lecture de l'Évangile* et son sermon roule sur les fruits qu'on doit retirer de l'ouïe de la prédication. Ceci est tout un autre sujet. Nous allions aussi oublier de signaler qu'il se rencontre par-ci par-là, quelques expressions qui choquent, qui frisent le trivial. Ainsi nous voyons Réguis dire : « Parez-vous, Madame ; frisez vos cheveux, coiffez-vous à la grecque, à la turque, à la française, etc., etc. : un verset, un petit verset du onzième chapitre des proverbes va vous faire rougir. Savez-vous à quoi le Saint-Esprit vous compare ? me permettez-vous de le dire, et de me servir ici de ses propres paroles ? Votre beauté, vos ornements, je n'ose le répéter, je ne le dis qu'à regret, je vous demande pardon : votre beauté, vos ornements sont *comme un anneau d'or au muzeau d'une truie.* » Ce genre si simple, si populaire que nous avons admiré dans Réguis, qui a toujours le mot propre pour tout, risque facilement de dégénérer en trivial. Réguis offre quelques autres exemples semblables à celui que nous

1. 2.^e Dom., tome I, page 424.

venons de citer; et il n'a pas moins fallu que tout son talent pour que sa prédication ne vînt échouer contre cet écueil. Aussi nous ne conseillerons à personne de vouloir imiter sa manière d'écrire. Pour sûr il tomberait dans le défaut signalé, et que Réguis n'a pas toujours su éviter. Singer Réguis, serait le comble du trivial.

Sauf ces fautes, qu'il fallait signaler pour être juste, le mérite de Réguis, tel que nous l'avons exposé, demeure tout entier : il s'accroît même lorsqu'on le rapproche du temps où il a vécu. Le talent artistique et oratoire que nous avons signalé, son soin à attaquer les vices de ses paroissiens, à démêler surtout ceux qui leur étaient le plus usuels, contrairement à la conduite du plus grand nombre du clergé de cette époque, ne peut que faire gagner à Réguis dans notre estime. Il serait plus curieux qu'utile de pouvoir citer quelques-uns des passages de ces orateurs, et d'établir la différence. Nous ne le pouvons : l'étendue obligée d'une thèse ne nous le permet pas.

Si chaque troupeau a des défauts à lui particuliers, chaque siècle a aussi une *erreur*, une *doctrine* funeste qui le caractérise. De nos jours, on le sait, ce sont les soins matériels qui absorbent tout. C'est de leur côté que sont dirigées toutes les forces dont l'homme est doué; c'est de là qu'on attend la prospérité et le bonheur. Cette prédominance donnée au matériel (car notre siècle est essentiellement matérialiste¹) fait oublier les soins qu'on doit à l'âme,

1. Il est inutile de faire remarquer que nous ne prenons pas ce mot dans le sens philosophique.

place sur l'arrière-plan la chose la plus importante, la seule nécessaire : le salut. Le 18.^e siècle avait un autre principe général, qui aboutissait au même résultat : il se signalait par l'incrédulité. Cette couleur le domine. L'incrédulité prenait sa source dans les vices du cœur humain qu'à son tour elle fécondait. Ce devait être un grand point d'attaque. Il fallait dessiller les yeux de ceux qui suivaient ces maximes, et préserver, par le discrédit de ces systèmes, la partie saine du troupeau.

La lutte que nous avons vu les philosophes du 18.^e siècle engager avec le christianisme, ne devait pas pour cela trouver Réguis endormi. Quoique placé dans une petite ville de province, ces attaques, partant d'hommes à la mode, et réputés si illustres à plus d'un titre, portèrent leur écho jusqu'à lui. La renommée ne se fit pas défaut d'instruire le prédicateur de Gap des maximes et des théories soutenues par les génies de l'époque, et, pour être éloigné de la capitale, il n'en sentit pas moins toutes les conséquences fâcheuses qu'une pareille philosophie produirait infailliblement, si on n'y mettait de bonne heure obstacle¹. L'incrédulité, il la lisait non-seulement dans les livres, mais dans la conduite et les paroles d'hommes qui étaient au nombre de ses ouailles. Ce flot, qui avait commencé avec Philippe d'Orléans, et qui, à son époque, débordait la France en tout sens, il le vit et le comprit. Mais, tout en

1. Ce sont ces systèmes infernaux qui tôt ou tard renverseront du même coup l'autel, le trône, la magistrature, les lois, si le Dieu de nos pères, qui veille sur la France, ne se lève enfin pour juger sa cause, et faire rentrer tous ces monstres dans les ténèbres d'où ils sont sortis. (1.^{re} Dom., tome I.)

calculant le danger de ces maximes ; tout en voyant que la religion était mise en danger par ces déclamations, il ne se tint pas pour battu. Il voulut connaître ces hommes. Ministre de Jésus-Christ, doué du talent que nous lui savons, il était à présumer qu'il ne resterait pas, comme tant d'autres, inactif ou occupé à conter des fables à ses paroissiens au moment du danger. Opposer une digue à ce qu'il regardait comme des erreurs, arrêter la propagation de l'esprit d'irreligion qui se manifestait dans son troupeau, combattre les arguments et les attaques contre le christianisme : telle devait être et tel fut la noble ambition de Régis. Dès-lors, les disciples de ces hommes à gigantesque renommée, il les étudie ; ses regards se fixent même sur ces colosses qui enthousiasment tous les esprits, qui captent toutes les intelligences, et les soumettent à leur joug.

A voir cette fièvre anti-morale et religieuse, qui faisait palpiter la France, on était tenté de se demander si le christianisme n'avait pas fait son temps. Ces milliers de chrétiens avaient-ils cru à des fables, ou avaient-ils été des imposteurs ? Trompés eux-mêmes, s'étaient-ils fait un malin plaisir de tromper les autres ? Le 18.^e siècle aurait-il droit contre 17 siècles ? . . . Tel était le problème à vider en face du troupeau. Régis s'en occupa. Il étudie les bases de sa religion, de sa croyance ; il les voit fortes et fondées. Dès-lors, libre dans ses allures, assuré que le terrain ne lui manquera pas sous les pieds, il s'avance, sonde cette philosophie, ne se laisse point arrêter à la surface, séduire par l'harmonie et l'éloquence de la diction, par la force apparente des arguments. Il pénètre au fond de la pensée et de la conviction de l'auteur ; il mesure toute la conséquence

de leurs idées. Voici le résultat auquel est arrivé Réguis, et auquel il veut amener ses paroissiens : « La religion chrétienne, dans laquelle j'ai eu le bonheur d'être instruit, est sans contredit la plus parfaite de toutes les religions ; ses ennemis même en conviennent, et tout homme sensé doit nécessairement avoir celle-là, ou n'en avoir aucune. Je suis né, j'ai été nourri dans son sein. Je l'ai professée jusqu'à ce jour, et, s'il y a quelque peu de bien en moi, c'est à elle principalement que j'en suis redevable. Pourquoi donc voudrais-je l'abandonner maintenant, et me ranger au nombre des incrédules ? Serait-ce parce que j'ai des passions, et qu'elle me défend de les satisfaire ? Mais ces passions ne changent rien à la vérité de ma religion, et ma religion, à son tour, ne change rien à la nature de ces passions, etc.

« Abandonnerai-je ma religion pour pécher avec moins de remords ? Mais les remords sont dans la conscience ; la perte de la foi ne m'arrachera point cette conscience ; je n'aurai pas moins à combattre les remords inséparables d'une vie déréglée, j'aurai de plus celui que me donnera mon apostasie ; remords terrible qui me fera mourir en désespéré. Non, je suis chrétien et je veux l'être. Je ne mène pas, il est vrai, une vie chrétienne ; je me reconnais indigne de porter un si beau nom ; je le déshonore par ma conduite ; ce n'est déjà que trop sans y ajouter encore la plus naïve de toutes les ingrátitudes, et la plus insigne folie. Si je n'ai pas la force de pratiquer la vertu, je veux du moins conserver au fond de mon cœur l'amour de la vertu, et par conséquent l'amour d'une religion qui non-

seulement les prêcher toutes, mais qui aide à les pratiquer, en procurant à la faiblesse humaine des secours qu'elle ne trouve point ailleurs.

« Quant à vous, Messieurs, qui vous croyez députés par je ne sais qui, pour détromper l'univers sur le fait du christianisme, vous avez de grands talents, une imagination brillante, une facilité singulière à dire, à écrire ce qu'il vous plaît. Vos ouvrages sont fort connus et fort accueillis; mais votre autorité n'est point à mes yeux d'un assez grand poids, pour que je renonce à ma foi sur votre parole. Vous ne me persuaderez jamais que l'aimable et divin auteur de l'Évangile n'ait été qu'un imposteur, etc. Je vous demande pardon; mais quoique vous puissiez dire, je ne croirai point cela, et tout cela me paraît mille fois plus difficile à croire que les plus incompréhensibles mystères de ma religion.

« D'un autre côté, je ne vois pas quels peuvent être les avantages de cette philosophie prétendue que vous faites sonner si haut, ni le bien qui en résulterait pour l'humanité, si jamais elle s'étendait parmi le peuple et dans nos campagnes. Je vois au contraire, que si malheureusement le peuple se mettait une fois en tête de regarder comme des fables tout ce que lui prêchent ses pasteurs, nos biens seraient au pillage, nos personnes ne seraient point en sûreté, il n'y aurait plus de frein qui tienne les passions en bride, nous verrions des choses épouvantables, et tout serait perdu, etc.... Aussi dites-vous qu'il faut nécessairement une religion au peuple, et lui donner sans balancer la religion chrétienne; vous le dites, et vous faites tout ce qu'il faut pour l'anéantir, etc. »

Cela fait, il reprend courage, et découvre que le 18.^e siècle a tort et devra perdre tôt ou tard le procès qu'il a intenté au christianisme. Parlant de la puissance de cette parole de Dieu attaquée, qui a détruit la vaine sagesse de ceux qui se prétendaient sages, il dit : « Les nuages se forment, s'élèvent, s'épaississent et s'évanouissent ensuite sans que la lumière du soleil souffre en elle-même, ni changement, ni altération : il en sera de même, ô mon Dieu, de ces productions ténébreuses qui s'élèvent aujourd'hui avec tant d'insolence contre la vérité de votre Évangile; de ces ouvrages pestiférés, de ces écrits pleins d'horreurs qui infectent nos villes et nos campagnes. Comme ces brouillards épais que nous voyons quelquefois nous apporter la puanteur avec les ténèbres : vous les dissiperez, grand Dieu, ils passeront, mais votre parole demeurera éternellement.... Vous passerez vous-mêmes, esprits orgueilleux, qui avez enfanté ces ténèbres, etc. »¹

Trop habile pour ne pas reconnaître ce qu'il y a de condamnable dans le catholicisme de son époque, dans le clergé, sa vue est trop perçante pour ne pas découvrir qu'on se fait un abri de quelques abus pour s'élever contre la religion, qu'on rend la religion responsable des fautes de ses ministres. D'un autre côté, ces hommes qui parlent avec tant de hardiesse, avec tant d'assurance ; ces incrédules qui sont si satisfaits de leurs doctrines : il les voit tout au plus sûrs de ce qu'ils avancent. Il analyse leur incertitude, creuse, prend sur le fait leur mauvaise foi, leur ignorance. « Les preuves de leur ignorance ou de leur

1. 1.^{re} Dom., tome II, page 563.

mauvaise foi ne sont-elles pas consignées avec leurs erreurs, dans une infinité d'ouvrages, à quoi ils n'ont répondu que par de nouveaux mensonges, par des calomnies nouvelles, par des invectives qui annoncent toute la faiblesse de la misérable cause qu'ils défendent, etc.» Et plus bas : « Où puisent-ils leurs raisonnements ? Dans les ténèbres et la corruption du paganisme ; dans les libelles des hérétiques, chez les ennemis du nom chrétien ; dans vos Écritures qu'ils calomnient, qu'ils falsifient, qu'ils citent tout de travers ; dans des passages tronqués, et quelquefois de leur pure invention. J'en prends à témoin ceux de leur lecteurs qui n'étant pas tout à fait si crédules, ont voulu aller à la source ; et qui, après avoir lu de leurs propres yeux, la malice plutôt que l'ignorance de ces philosophes prétendus, ont été remplis de mépris et d'indignation. » Attaquer un adversaire est chose permise ; mais l'attaquer sans le connaître est de la mauvaise foi. Réguis s'est aperçu de ce défaut de la part des incrédules, et il n'a garde de l'oublier. Dès lors, de ce ridicule qu'ils savent si bien jeter à pleines mains sur leurs adversaires et leurs doctrines, Réguis s'en empare, en fait une de ses armes les plus aiguës pour transpercer leurs théories. Assuré désormais de la bonté de sa cause, on le verra parler en toute hardiesse, faire emploi de son esprit, rivaliser de sarcasme avec les philosophes et leurs dignes disciples les incrédules qu'il n'a pas besoin d'aller chercher au loin. Le discrédit, le ridicule sont les armes les plus puissantes de ses adversaires ; le ridicule et le discrédit sont aussi les siennes : avec cette différence que Réguis est véridique, tandis que ses adversaires sont faux ; ce qui lui donne un grand avantage.

Profondément versé dans la connaissance du cœur humain, il ne s'arrête pas là; il démêle dans les partisans des nouvelles doctrines, ce que tant d'autres n'y voient point. S'il a découvert que la conviction n'est pas leur mobile, il ne laisse pas échapper un fait non moins important pour lui : c'est que les théories qu'ils soutiennent, ils les soutiennent, non parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles flattent leurs penchants charnels. Il leur reproche avec raison que, s'ils rejettent toute ombre de christianisme, c'est que le christianisme les gêne. La peur de l'enfer et des châtimens leur arrache la négation d'une vie à venir. Dès lors pour vivre en paix avec eux-mêmes, ils ferment les yeux à l'évidence, ils se gardent d'étudier cette bible, cette religion qu'ils combattent; ils n'ont garde d'y arrêter leurs regards, de peur que la lumière qui en jaillirait ne vînt dissiper les illusions mensongères, dans lesquelles ils se complaisent. Plus ils s'enfoncent dans les ténèbres, et plus ils ont en horreur la lumière, plus ils crient que la lumière n'existe pas. Renoncer à leurs idées favorites, à toutes leurs habitudes chéries, ils ne le veulent pas et sont impies par crainte d'être religieux. Cette attaque, Régis la fait avec soin et éloquence; il y employe tous les moyens dont il a déjà fait preuve. Ne redoutant plus désormais la renommée de ses adversaires propres ou de ceux qu'on lui oppose, il ne craint pas de tenter la lutte, de s'élever contre avec force, avec audace même. On voit que ces doctrines il les connaît à fond, qu'il les domine.

Cela fait, la tâche n'est pas finie. Rendre ridicule pour ridicule ne suffit pas; il fallait non-seulement renverser les théories des incrédules, montrer leur mauvaise foi, la

source de leurs erreurs, mais prouver aussi que l'Évangile était aussi vrai que leur religion était fausse; arrêter dans la paroisse l'effet de ces doctrines combattues, et qui ne comptaient déjà que trop de disciples. Or, dans ce siècle où, comme il le dit lui-même, *on avait la douleur de voir l'esprit du christianisme presque éteint dans toutes les conditions*, Réguis comprit qu'il n'y avait qu'un seul moyen efficace pour renverser l'incrédulité, pour paralyser ses progrès; qu'une vraie barrière à lui opposer, barrière contre laquelle ses efforts seraient vains et viendraient échouer; barrière qui, à elle seule, pouvait et devait renverser tout ce fallacieux adage de doctrines mensongères. L'Évangile dans sa pureté, opposé aux doctrines incrédules, devait opérer ce miracle. Rome, avec ses superstitions, avait été le principal point de mire de ces détracteurs de toutes les lois divines et humaines; ses erreurs avaient donné lieu aux attaques, et le sarcasme avait beau champ à s'exercer. Entreprendre de se faire le défenseur de Rome et du clergé aurait été une folie: l'incrédulité y aurait gagné et le troupeau y aurait perdu. Aussi n'est-ce point ce que fait Réguis. S'il a à cœur de combattre les doctrines des incrédules, il a bien plus à cœur encore d'en préserver ses ouailles. Et il y parvint en prêchant non point la lettre morte du catholicisme, en se faisant le champion de certaines idées, de certains dogmes tombés en discrédit même parmi les plus pieux, mais bien en leur faisant connaître l'Évangile tel qu'il est, en leur montrant ce testament du Père et du juge, qui n'était que trop méconnu. Montrer la vérité de l'Évangile par sa pureté, par sa doctrine, par sa morale, par sa concordance avec tous les instincts et

tous les besoins nobles du cœur humain ; se soustraire à l'accusation de tromper les hommes, toujours par cette pureté de la doctrine prêchée, doctrine qui a toujours été la même, et qui est aujourd'hui ce qu'elle était du temps des apôtres ; prouver que l'Évangile est à lui-même sa propre défense, a été l'œuvre de Réguis. Opposer maintenant cet Évangile si pur, si relevé à la philosophie du siècle si immorale, si corrompue, devait être pour Réguis la promesse du triomphe et le coup de grâce de l'incrédulité, en même temps qu'un salutaire préservatif pour la partie saine du troupeau, à laquelle il pense sans cesse, et qu'il n'oublie jamais. Pour que ces ouailles connussent mieux cette parole divine, il les exhorte sans cesse à en faire la lecture, à l'étudier. Il sait les trésors de grâce qu'il y a puisés, et ne veut pas en priver ses paroissiens. En un mot, Réguis se montre presque protestant. Mais ce qui fait grandir le mérite de Réguis, c'est sa manière de dire, c'est la force, l'originalité de son éloquence, la manière neuve avec laquelle il fait emploi de toutes ses armes ; voyons-le plutôt à l'œuvre pour justifier tout ce que nous avons dit¹. « Mais, quelle est la source de vos erreurs ? Quels en sont les effets ? D'où viennent elles, et que produisent elles ? Elles viennent de la corruption du cœur humain ; elles aboutissent à corrompre le cœur humain. Telle est la racine, tels sont les fruits de l'incrédulité : *de immunditia*. Trouvez-nous un seul incrédule qui n'ait eu le cœur gâté avant d'adopter vos principes, ou à qui vos principes n'aient gâté le cœur. Trouvez-en un seul qui, ayant des mœurs très-pures, ait

4. 2.^e Dom., tome IV, page 495.

renoncé à la foi chrétienne pour s'enrôler sous vos étendarts. Trouvez-en un seul qui soit plus vertueux et plus juste, depuis qu'il pense et qu'il parle comme vous sur la religion. Trouvez-en un seul à qui le pur amour de la vérité et de la vertu ait fait abandonner la doctrine de Jésus-Christ, pour suivre la vôtre. Ne sont-ce pas les mauvaises mœurs qui conduisent à l'incrédulité? Parce que l'incrédulité met toutes les passions à l'aise, en brisant le frein respectable qui les retient; et ce frein n'est autre que l'Évangile. Mais pourquoi nous appesantir sur un fait qui saute aux yeux de tout le monde, et qui fait gémir tous les gens du bien? Disons tout en deux mots : la doctrine de Jésus-Christ est aussi sainte qu'elle est vraie; la preuve de sa sainteté, comme de sa vérité, c'est elle-même. La vôtre, messieurs, qu'il vous plaît d'appeler je ne sais quelle philosophie, est aussi impure qu'elle est fausse, et la preuve de son impureté, comme de sa fausseté, c'est elle-même, c'est vous-mêmes. L'Évangile n'a qu'à se montrer pour ravir l'esprit et le cœur de tout homme sage; vos maximes n'ont qu'à paraître pour révolter, pour effrayer tout homme qui pense et qui est capable de réflexion : *De errore, de immunditia.*

« Je n'ajouterai point à cela que vous êtes des menteurs et des fourbes : *in dolo*. Votre conscience vous le dira mieux que moi, si vous avez la force de l'interroger et d'écouter sa réponse. Avez-vous et pouvez-vous avoir d'autre dessein, que de vous étourdir, de vous aveugler vous-mêmes et ceux qui vous écoutent? Ne fuyez-vous pas la vérité en faisant semblant de la chercher? Ne la détestez-vous pas en faisant semblant de l'aimer? Et, sous prétexte

d'éclairer vos lecteurs, ne les engagez-vous pas dans un abîme de ténèbres inépuisables? Vous vous vantez de chercher la lumière, pendant que vous ne pouvez pas la souffrir, et que vous fermez les yeux quand on vous la montre. Vous prêtez des armes à toutes les passions, vous renversez la digue qui s'oppose au torrent des vices, et vous vous vantez d'aimer la vertu! Vous dites non-seulement ce qui n'est point, mais ce que vous ne pensez point, ce que vous ne sauriez penser, toute réflexion faite; et vous taisez, vous dissimulez ce que vous êtes forcés de voir et de penser, pour peu qu'il vous reste encore l'ombre du sens commun. Telle est votre bonne foi, telle est votre droiture, la sainteté de votre cœur devant Dieu et devant les hommes : *De errore, de immunditia, in dolo.*

Voici de l'ironie à pleines mains : « Mais qui sommes-nous pour nous mesurer avec des esprits, avec des génies de cette force? Ce que nous sommes : les ministres du vrai Dieu, chargés par état de la prédication et de la défense de l'Évangile, établis pour travailler sous les yeux et sous la protection du saint ministère, à la réforme des mœurs, à la sanctification des peuples, pour déraciner les vices et planter les vertus. Voilà ce que nous sommes. Et les maîtres d'incrédulité, qui sont-ils? Dieu le sait, et nous ne le savons-nous mêmes que trop.

« Ils ont de l'esprit, et nous aussi, avec cette différence, que leur esprit est un esprit d'orgueil et de folie, un esprit d'erreur et de séduction, un esprit de tracasserie et de révolte : au lieu que le nôtre est un esprit de sagesse, de modération, de sobriété, qui se connaît et se renferme dans les bornes que la raison lui prescrit; un esprit de

soumission et de respect envers les puissances, dont l'autorité ne vient et ne peut venir que de Dieu; un esprit de douceur, de tranquillité, de paix, qui ne tend qu'au bien, qui n'aime que ce qui est vrai, ce qui est honnête et digne d'une créature raisonnable.

« Ils ont beaucoup lu, beaucoup pensé, beaucoup appris; et nous aussi savons lire, et penser et réfléchir, avec cette différence, que nous lisons sans prévention le pour et le contre, le faux ainsi que le vrai : au lieu qu'ils ne lisent des mensonges que pour s'en nourrir, et des vérités que pour les combattre. Nous lisons, nous examinons leurs écrits sans partialité, sans humeur, sans aucun sentiment de mépris pour leurs personnes, et encore moins pour leurs talents. Nous relevons avec éloge ce qu'il y a dans leurs livres de vraiment bon, et nous ne leur faisons point un crime de l'avoir puisé dans les nôtres. Est-ce avec le même esprit et dans les mêmes dispositions qu'ils lisent nos écritures et les ouvrages composés pour réfuter leurs erreurs? Ah! ils ne les lisent que pour les tronquer, pour en corrompre le sens, pour les tourner en ridicule; vomissant avec aussi peu de décence que de vérité le fiel de leur critique bilieuse, non-seulement sur les écrits, mais sur la personne des auteurs catholiques les plus savants, les plus respectables et les plus saints.

« Ils ont une érudition profonde, et nous aussi, etc. »
 Nous regrettons de ne pouvoir citer tout le morceau; ceux qui nous liront feront bien de le lire en entier dans Réguis. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de citer la manière dont Réguis finit son attaque : « Je pousse les choses trop loin, je ne mesure pas assez mes termes; et l'apôtre

S. Paul aussi les poussait trop loin, quand il disait à Timothée : Les Crétois sont toujours des menteurs, ce sont des méchantes bêtes (*Cretenses semper mendaces, malæ bestiae*). Forcez-les donc durement; repoussez-les avec force, et ne les ménagez point (*inrepa illos dure*). Les ennemis de notre foi seront d'autant moins dangereux, que leur malice sera plus connue : il faut donc les démasquer, les faire connaître, ne point leur épargner la honte et la confusion qu'ils méritent (*imple facies eorum ignominia*).

« Eh! qui êtes-vous, monsieur? De quelle part et en vertu de quelle autorité répandez-vous ainsi une doctrine détestable? Quelle est votre mission pour vous élever avec tant d'orgueil contre la religion publique (*quid tu hic? aut quasi quis hic?*)? (*Ibid.* 22), etc. » Leur mission à ces messieurs n'était pas de renverser le christianisme, mais de l'épurer; s'ils sont allés trop loin, c'est leur faute. La mission de Réguis était de les faire connaître, de les démasquer, comme il le fait, et de pousser ses paroissiens non-seulement à lire la Bible, comme préservatif, mais à approfondir aussi et surtout à bien connaître leur foi¹. Je ne sais si nous nous trompons; mais il nous semble que Réguis aurait pu ne pas se laisser aller à tant d'invectives (ce qu'il fait d'ailleurs dans d'autres endroits), et n'en a pas moins démasqué ses adversaires pour le triomphe de sa cause. Ce reproche est le seul que nous lui faisons, malgré notre bonne volonté de trouver des défauts dans Réguis, dans cette attaque que nous avons signalée; lorsque nous lisons

1. 2.^e Dom., tome IV, page 502.

ses discours, l'admiration l'emporte sur tout autre sentiment, et il nous semble qu'à sa place nous en aurions fait tout autant. Arrivé à ce point, la critique est désarmée.

THÈSES.

Dans la discussion pélagienne, Pélage est plus près de la vérité que S. Augustin.

La doctrine de la trinité peut, avec raison, être basée sur S. Jean.

Rien n'indique dans la Bible une dégénération dans l'homme après le péché d'Adam.

Dieu, dans les miracles, fait emploi de causes secondes.

Tous les arguments que la raison peut fournir en faveur de l'immortalité de l'âme, ne sont que de hautes probabilités, et non des démonstrations.

Les confessions de foi ne sont ni opportunes ni basées sur l'esprit chrétien; elles sont en opposition avec la liberté chrétienne.

Les synodes, en tant toutefois que s'occupant seulement de discipline, sont nécessaires.

Les premières traces du baptême des enfants ne remontent pas au-delà du 2.^e siècle.

L'opinion du péché originel n'est ni biblique ni rationnelle.

La liberté d'examen, en quelque matière que ce soit, est pour l'homme non-seulement un droit, mais un devoir. Le protestantisme, en tant qu'il proclame cette liberté, a pour lui les tendances de notre époque et l'avenir lui appartient.

L'interprétation allégorique ne doit point être bannie de la chaire.

FIN.